

Marie-Françoise IBOVI

RUE DES HISTOIRES

Recueil de Nouvelles



Marie-Françoise Ibovi

Rue des histoires

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2012

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-48320-1

Dépôt légal : mai 2012

© Edilivre Éditions APARIS, 2012

Sommaire

Préface	9
La bibliothèque de mon père	11
L'hôtel mandzadza	17
La honte	25
Le portefeuille maléfique	29
L'amour !... encore !... et toujours !	43
La spoliation	51
Impossible de vivre sans toi	55
Quelque chose n'allait pas.....	61
Ndoto, le rêve	73
Le test	81
Air makanda	85
Puru	91
Ondongo très fâché.....	103
La soulote	111
L'infanticide	119

Job et la douce	125
Ma princesse	131
La séductrice	139
Papa massoubila et son bar	143
Le poids des souvenirs	147

EXTRAIT

« Un père vaut plus qu'une
centaine de maîtres d'école »

(Georges Herbert)

EXTRAIT

Préface

C'est avec plaisir que j'invite les lecteurs à entrer dans le monde de Marie-Françoise IBOVI, celui que nous dévoile son écriture un tantinet insolente mais combien belle et légère, celui qui nous entraîne avec une sorte de frénésie dans les rues ensoleillées de Brazzaville où flotte le drapeau vert, jaune rouge si cher à cette jeune narratrice qui fait son entrée dans le monde littéraire avec beaucoup d'éclat.

Un dépaysement pour ceux qui ne connaissent pas la ville à la robe de jade, Brazzaville que conte avec amour, humour et un zeste de sensualité la plume de Marie-Françoise.

Des nouvelles, des contes qui chantent la vie de tous les jours, celle qui ponctue inlassablement le quotidien des habitants de la capitale congolaise où vivent en symbiose harmonieuse toutes les tribus du pays et des communautés étrangères. Chacun s'évertuant à respecter les us et coutumes légués par les ancêtres vénérés par l'auteur qui leur offre une place privilégiée dans ces récits. Brazzaville est à l'honneur dans cet ouvrage mais aussi Pointe-Noire la capitale économique du Congo dont la découverte ne

laissera pas indifférent les lecteurs. Une véritable invitation au voyage dans ce qui fut le Congo où était serties Brazzaville l'ancienne capitale de l'A.E.F. (Afrique Équatoriale Française).

En plongeant dans la lecture de cet ouvrage, j'avais sous les yeux, des peintures vivantes des personnages, des choses, de la nature congolaise que chante la plume de Marie-Françoise qui est une jeune femme ivre de vie et qui veut la mordre à pleine dents car elle en connaît la fragilité la précarité puisqu'elle nous parle de la vie, mais aussi sans se voiler la face de la mort qui marche à ses côtés et qui attend sans cesse son heure et cynique frappe sans appel par les maladies comme le sida cette lèpre contemporaine, le drame du suicide, les affres des guerres.

La vie, la mort, les croyances ancestrales, la sensualité, la musique, les paysages luxuriants du Congo, c'est dans cet univers riche, coloré que Marie-Françoise m'a entraînée le temps d'une lecture fluide et j'en ressors imbibée des parfums enivrants de mon enfance et de mon adolescence lointaines auxquelles Marie-Françoise a donné une ardeur nouvelle et de l'espoir en ce Congo d'aujourd'hui que construisent les nouvelles générations dont elle fait intimement partie.

Je souhaite à cet ouvrage de connaître le succès tant attendu par cette jeune auteure qui a choisi le chemin de l'écriture avec beaucoup de foi.

Emilie-Flore Faigmond
POÈTE-ÉCRIVAIN

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON PÈRE

Le plus lointain souvenir de mon père, il a la trentaine bien entamée.

Jeune, c'était un grand homme mince et fier, mais il a un peu rapetissé avec le passage des ans.

Il est très éloquent et parle beaucoup. Il a la voix légèrement enrouée par l'air du nord du pays.

Dans la dépendance de notre maison au quartier de Moukondo, il avait une énorme bibliothèque en bois de wengé¹. Je ressens encore l'odeur du bois, je revois encore les étagères, les carreaux blancs au sol, les persiennes en verre...

De la commissure de la porte de la bibliothèque, je pouvais apercevoir mon père. Il était très souvent installé dans son fauteuil confortable où, les jambes sur l'accoudoir, il dévorait des livres.

Des livres justement... y en avaient partout..., des cahiers, des bloc-notes, des carnets, des stylos, des notes posées çà et là. Nous, les enfants, avons

¹ wengé (bois provenant du Congo).

l'interdiction formelle d'y toucher. Mon père « était » et « est » toujours un maniaque à l'extrême, pour qui le livre devait être traité avec le plus grand respect.

Chaque soir, en rentrant de l'école, dès qu'il avait le dos tourné, je courais m'emparer des bouquins. Je passais ainsi une paire d'heures à les sentir et à les toucher. Tous ces trésors entreposés çà et là dans la pièce me faisaient rêver. Je m'arrangeais pour ne pas faire de bruit. Malheureusement, un jour par mégarde, je bousculai une pile de livres qui trônait sur son bureau.

Catastrophe ! Mon père, alerté par le bruit, ouvrit la porte avec fracas :

« Que fais-tu là ? N'y a rien pour les enfants ici. Allez Dehors ! »

Croisant mon regard coupable, il ajouta :

« Andouille ! »

« Empêchez de lire en ronds ! » pestai-je, entre mes dents.

Prise la main dans le sac, je me dépêchai de sortir. Je m'étais fait prendre et il ne me restait plus qu'à faire amende honorable jusqu'au soir si je voulais qu'il me laisse y faire le ménage. Ce soir-là, j'avais été très sage. J'avais fait mes devoirs sans qu'on me le demande, j'avais rangé mes jouets. Le dîner s'était passé sans aucune réprimande ; je n'avais pas sali la nappe de table et j'avais même aidé maman à faire la vaisselle.

Et ça avait payé.

Le lendemain matin, il me demanda enfin de retourner dans sa bibliothèque pour y faire le ménage. J'adorais ce moment-là ! Délaissant mes poupées sur le sol, un sourire de cinq kilomètres aux lèvres, je me

dépêchai de passer l'éponge sur les étagères, pourchassant la poussière et humant les livres au passage. Ils étaient rangés sur les étagères par éditeurs. Puis par ordre alphabétique d'auteur. Je farfouillai dans ses trésors littéraires, ça brillait de tous genres de bouquins : historique, politique, économique, biblique, psychologique, romantique, aventure, suspens...

Un jour, de retour de son travail, il me trouva pour la énième fois dans sa bibliothèque à fouiller.

« Décidément, y a pas moyen de te tenir hors de cet endroit ! » me lança-t-il, sourire aux lèvres.

Il avait posé sa sacoche, avancé son fauteuil et, à cet instant, je savais que j'avais gagné. Il s'était assis et m'avait raconté les histoires de ses auteurs favoris et son goût pour l'écriture. Quand il parlait, quand il racontait, c'était une vraie rumba de vocabulaire : je l'écoutais, de longues heures durant et j'étais conquise.

« Je n'arriverai jamais à écrire comme toi, Papa ! »

Il avait gonflé ses joues, dodeliné de la tête.

« Tu te trompes, ma fille ! Sache que tout est possible avec du travail et de la motivation. Dans un premier temps, faudra lire, beaucoup lire. »

Alors, je lisais tout ce qui me tombait sous la main, au grand dam de ma mère qui aurait préféré me voir plus souvent dans la cuisine.

Quelques années plus tard, l'enfance s'était étiolée et l'adolescence avait point. Mon père m'avait emmenée à son travail où se trouvait une énorme bibliothèque, beaucoup plus grande que la nôtre. Le sourire triomphant, telle Sissi l'impératrice, j'y

passais mes journées entre les livres de la bibliothèque rose et ceux de la bibliothèque verte tandis que lui travaillait dans son bureau. Le soir venu, mon père me demandait de lui faire un compte rendu détaillé de mes ouvrages lus. J'adorais ces moments d'échange et de partage.

Quand j'étais étudiante en France, je n'osais jamais lui envoyer une lettre sans la lire et la relire au moins dix fois, tellement j'avais peur de laisser passer des fautes soit de grammaire, soit de conjugaison, qu'il s'empresserait de souligner au stylo rouge. Vous n'allez pas me croire, mais il avait même réussi à trouver une faute d'orthographe sur mon diplôme de fin d'étude. Pour vous dire à quel point il est pointilleux en la matière !

Des années s'écoulèrent ainsi...

Moi qui m'étonnais de voir mon père passer son temps à acheter et à entasser autant de livres, aujourd'hui à mon tour, j'en fais autant. Je dresse des listes de livres à lire à longueur de journée. Du coup, j'ai pu réaliser mon rêve d'enfant, d'adolescente et d'adulte : avoir ma propre bibliothèque bien chargée !

À présent, des livres y poussent partout, comme de mauvaises herbes qui envahiraient un jardin. Heureusement que, semblable à un bibliothécaire pratiquant le désherbage, mon cher époux s'emploie à assainir cet espace chaque jour...

Je viens de refermer l'album photo familial qui m'avait entraînée dans la spirale de mes souvenirs d'enfance. Depuis combien de temps suis-je ainsi ? Je transpire un peu. J'allonge mes jambes, je crois que le soir tombe. D'un geste prompt, prenant les accoudoirs du fauteuil pour catapulte, je me lève enfin, décidée à

appeler mon éditeur pour savoir où en est la publication de mon prochain roman.

Ce soir, un beau soir de saison sèche tout chargé d'étoiles, mon père a soufflé ses cinquante-sept bougies. Sans lui et son goût littéraire, je ne lirais pas autant aujourd'hui... plus de cent livres et magazines par an.

François IBOVI c'est un nom qui parle, s'agite et bouscule dans les pages de la politique du Congo.

Il vous arrivera peut-être, un après-midi, de le croiser dans les couloirs de l'Assemblée Nationale. Vous pouvez me croire, il y a plus de « littérature » que de « politique » dans ses veines.

Cet homme qui a su offrir à ses enfants un large panel d'amour et d'intelligence, a fait de moi celle que vous lisez en ce moment ; celle qui vous livre les lignes de ce qui est devenu sa plus grande obsession journalière : L'ÉCRITURE.

